

*Un voyage dans les émotions,
la mort m'a réveillée...*

Chapitre 10

Novembre 2012

La déchirure

Le mois de novembre ouvrait le bal des émotions. Une semaine après mon retour à Antibes, un coup de téléphone. Mon père venait de rentrer aux urgences de l'hôpital de Gap. Depuis notre départ quelques jours auparavant, il ne mangeait presque plus et ses forces diminuaient peu à peu. Une tension extrêmement basse, une pâleur. Ma mère n'était pas seule, heureusement.

Nous, les trois enfants, sommes donc revenus d'urgence. Je pensais que la fin était proche. J'étais très fatiguée, physiquement et moralement. Toujours à l'affût, à guetter le coup de fil qui annoncerait la nouvelle fatale. Les émotions se décuplaient : la peur puis le soulagement et de nouveau l'angoisse, et finalement le soulagement. Une nouvelle entrée à l'hôpital puis un retour à la maison. Et les allers-retours d'urgence entre la Côte d'Azur et les Hautes-Alpes. Je continuais mes séances de psy et en même temps je me rendais compte que j'avais aussi besoin de temps pour moi. Je me noyais et ma tête n'arrivait plus à sortir de l'eau. Mon sentiment égoïste de prendre soin de moi commençait à ressortir et je me sentais extrêmement seule. Qui pouvait comprendre ce besoin que j'avais de prendre du temps ? Qui pouvait comprendre que je n'en pouvais plus d'accourir à chaque coup de téléphone, d'être aux aguets. J'avais bien vécu ces derniers mois, j'avais voyagé, j'avais enchaîné les soirées, mais je me mentais à moi-même et je mentais à mes proches. Je faisais semblant que tout allait bien, mais ce n'était pas le cas.

Le ballet incessant des mesures médicales a alors commencé : le taux d'oxygène, la tension et la température. On ne parlait qu'en chiffres et courbes. La température baissait ? Nous nous regardions et un instant de soulagement nous gagnait. La tension baissait ? L'inquiétude. Je voyais cette rengaine incessante et c'est à ce moment-là que mon cœur a lâché. Je ne reconnaissais plus la dynamique familiale. Je découvrais là, comme un vrai déclic, l'impact concret de cette maladie. Mon père était réduit à ce corps mesuré dans tous les sens, qu'il ne pouvait plus contrôler et qui le rendait si triste et mélancolique. Je voyais dans ses yeux sa douleur, d'être autant diminué et de devoir compter sur ses filles pour s'occuper de lui comme d'un enfant.

Depuis le mois de février, nous avions prévu de partir en vacances en Thaïlande, juste ma sœur et moi, en voyage organisé par son comité d'entreprise. C'était la première fois que nous parlions de partir juste nous deux, et cela signifiait énormément pour moi. Nous avions eu nos bas et nos hauts, beaucoup de bas pendant notre adolescence, et depuis quelques années notre relation s'améliorait de jours en jours. Alors ce voyage de deux semaines dans un pays si lointain me réjouissait plus que tous les déplacements effectués depuis longtemps. Je ne lui avais jamais dévoilé à quel point j'étais heureuse de savoir que nous serions ensemble pour découvrir cette culture et ce pays.

Avec les mois qui défilaient, nous avions suspendu notre souffle. Et nous ne parlions plus du



voyage. Nous déciderions le moment venu. Le 10 novembre, alors que nous étions de nouveau tous les cinq réunis autour de mon père, à l'hôpital, son visage un peu plus serein, la question du départ en Thaïlande le 13 est remontée à la surface. Ma mère ne voulait pas que nous partions. Pour mon père, c'était le contraire. Je lui avais un peu parlé de ce désir de voyager avec ma sœur et il nous avait gentiment grondées lorsque nous avons évoqué la possibilité de rester. La situation était délicate, ma sœur et moi avons vécu la maladie de manière différente. Elle souhaitait prolonger son séjour à Gap et profiter de ces deux semaines de congés posées pour être présente aux côtés de mes parents. En étant sur Paris, elle n'avait en effet pas eu l'occasion de les voir aussi souvent que moi. De mon côté, j'étais épuisée et j'avais besoin de partir. Ce jour-là, c'était un véritable besoin, presque un besoin de survie. Je devais prendre du recul et souffler un peu.

Mon père était convaincant. Il nous a demandé de partir pour lui, pour qu'on lui ramène un souvenir, pour qu'on profite de notre temps toutes les deux. Alors que je redescendais à Antibes pour poser ma voiture, faire ma valise et me préparer, ma sœur remontait à Paris avec mon frère pour faire ses propres bagages.

Le mardi 13 novembre, jour du départ, je me rendais à l'aéroport de Nice pour prendre l'avion vers Paris. Ma sœur et moi avions convenu de nous retrouver à Paris Charles de Gaulle pour continuer notre voyage vers Bangkok. A Nice, après mon enregistrement, du côté des portes d'embarquement, le téléphone s'est mis à sonner. Ma mère m'appelait, complètement paniquée : « L'état de ton père s'est de nouveau aggravé ». Elle me suppliait de ne pas partir. J'étais déboussolée, à moitié absente, la tête déconnectée. Et je me suis énervée. Contre moi-même, contre la vie, contre ma mère, contre mon père. Cette colère et cette frustration remontaient en moi comme une vague et je ne comprenais pas. Comment pouvais-je en vouloir à ma famille ? Comment savoir si ce yo-yo - état stable, état bon, état mauvais, état stable - continuerait encore longtemps ? Cela faisait des mois que je vivais ce mouvement permanent, de bonnes en mauvaises nouvelles, de fausses alertes en fausses alertes.

Je ne pouvais pas prendre de décision. J'appelais ma sœur pour la consulter. Ses mots m'ont fait mal, je les ai ressentis comme un sermon, comme si j'étais une mauvaise fille à vouloir partir, comme si je m'en foutais. Je ne lui en voulais pas, elle ne pouvait pas connaître mes sentiments et émotions, j'avais gardé tout cela pour moi. Je montais donc dans l'avion en laissant mon âme penser pendant un instant qu'elle verrait l'Asie. Je dormais tout au long du vol. L'épuisement, les larmes, les yeux dans le vague. J'étais partagée entre le fait d'être déçue de ne pas partir, la colère contre ma mère car je savais qu'elle ne voulait pas qu'on parte, la tristesse, la peur de ce qu'il risquait d'arriver, la frustration. Je ne pouvais m'empêcher de me poser la question de ce que j'allais ressentir s'il ne se passait rien dans les prochaines semaines et en même temps je me culpabilisais de penser cela. Et que ressentirais-je si effectivement il se passait quelque chose ?

A Paris, ma sœur m'attendait à la sortie. Je l'ai prise dans mes bras, la gorge nouée. Je lui ai tendue ma valise, elle l'a rangée dans le coffre de la voiture et j'ai pris place sur le siège passager. En regardant l'aéroport s'éloigner au loin, je me suis mise à pleurer. Je ne pleurais pas de tristesse pour mon père. Mais pour moi et le trait que je tirais sur le fait de prendre ce temps pour moi. Je savais que mes deux semaines de vacances, je les passerais à l'hôpital, comme les week-ends des derniers mois. Je connaissais l'odeur de ces endroits par cœur, je voyais mes prochaines journées et je me voyais disparaître, m'effacer. Je ne savais pas si ma sœur comprenait cela, j'avais du mal à m'ouvrir à elle, j'avais peur de son jugement. Nous sommes arrivées à 2h30 du matin à Gap, après avoir fait le trajet le plus court de ma vie entre Gap et Grenoble. J'aurais pu avoir peur mais j'étais anesthésiée. Je ne ressentais plus grand-chose. Le lendemain, de retour à l'hôpital, je constatais en effet que l'état de mon père s'était détérioré. Il nous a engueulées, mais je voyais sur son visage qu'il était heureux que nous soyons devant lui. Ma mère m'a avoué que cette fameuse journée fin octobre où nous étions tous réunis, heureux, il avait pensé que c'était la dernière fois qu'il nous verrait. Et nous nous tenions là, à présent, devant lui. Moi, j'étais partagée, j'étais heureuse de le voir mais



j'avais encore un peu, au fond de moi, ce sentiment égoïste de m'être laissée tomber. Nous avons alors débuté un ballet de gardes : chaque nuit, une de nous trois restait avec lui. Nous avons demandé un lit de camp aux infirmières des soins palliatifs qui ont gentiment accepté. Cela nous a paru être une évidence, il avait tellement souffert de solitude à Marseille.

Les rondes de visite des amis et de la famille n'ont pas cessés pendant les jours où il était dans cette chambre. Je voyais défiler un nombre incroyable de personnes. Cela m'impressionnait beaucoup : tous ces gens qui voulaient le voir, que je voyais faire bonne figure en entrant dans la chambre, qui partageaient des rires, des bons moments avec lui. Il était sur son lit et il arrivait encore à émouvoir ses amis, par les cadeaux qu'il leur faisait. Il nous a demandé de commander des voitures miniatures pour les offrir à son patron et ami. D'autres ont fait le trajet de toute la France, le rendant émotif, les larmes aux yeux. L'amour qui ressortait de cette chambre d'hôpital était incroyable. Sa mère, ma grand-mère a aussi fait le déplacement depuis le sud-ouest. Elle souffrait elle aussi, pleurait de voir son fils dans cet état, désespérait d'imaginer qu'il mourrait avant elle. Cela ne pouvait pas arriver, ce n'était pas dans l'ordre des choses.

Voir toutes ces personnes, ces preuves de vie, de sa vie, le rendait heureux et mélancolique. Il se voyait dans leurs regards. Il était extrêmement lucide : son corps et son esprit n'étaient plus en harmonie. Son esprit était vivace, souriant, rieur. Son corps, fatigué. Les jours où je dormais avec lui, quand il était lucide, nous parlions, nous philosophions. Il me disait qu'« il n'était pas si con finalement, qu'il avait plutôt réussi sa vie à voir le monde qui venait l'embêter ». Je me suis mise à prendre soin de lui, physiquement. Il était désespéré, il ne voulait pas se montrer comme ça. Alors je l'ai regardé droit dans les yeux et lui ai dit tendrement : « tu t'es occupé de moi toute ma vie, quand j'étais malade, quand j'étais triste, alors laisse-moi m'occuper de toi maintenant. Je suis grande ». Mon enfance était morte ce jour-là. Ma croyance de mes parents immortels a été balayée. Mon impuissance également. J'ai décidé de profiter de chaque instant. Même si je ne savais pas combien de temps cela durerait.

Les constantes (température, tension, saturation) faisaient maintenant partie de notre conversation. Il nous a demandé de faire un tableau Excel des résultats, des prises trois à quatre fois par jour. Il levait même le poing en signe de victoire le jour où sa tension remontait. En parallèle, la douleur augmentait la nuit, les doses de morphine aussi. Pour le rituel du coucher, il ne voulait pas de notre aide. Jusqu'au bout, il voulait pouvoir faire le maximum seul. Alors j'attendais, je restais près de lui en appui au cas où. Et je prenais le relais quand ses forces l'abandonnaient.

Lors de nos discussions seul à seule, il me redemandait pourquoi je n'avais pas d'appartement. Son envie était que je devienne propriétaire afin de ne plus gaspiller un loyer, qu'il se sentirait mieux s'il me savait en sécurité.

La nuit du 22 novembre, c'était mon tour de garde. La nuit a été très mauvaise, je m'occupais de lui du mieux que je le pouvais, mais sa douleur était insoutenable. Il gémissait, il délirait. Quand sa conscience refaisait surface, il me regardait comme sa petite fille. Nous parlions un peu. Je n'arrivais pas à lui dire « je t'aime », je lui transmettais ces trois mots lorsqu'il somnolait. J'avais peur qu'il comprenne mon désarroi. Toutes les cinq minutes, il tournait et gémissait, il avait du mal à respirer. Il s'est alors, au milieu de la nuit, mis à me parler. Il m'a regardé avec un grand éclair de lucidité et a prononcé ces trois mots que je ne pourrais jamais oublier : « Es-tu heureuse ? » Je restais interdite un instant, je ne pouvais pas répondre à sa question. Alors je lui ai renvoyé la balle : « Et toi, as-tu été heureux ? » Il a souri, m'a embrassée. Deux trois larmes se sont mises à couler sur mes joues. Le temps suspendu, l'air assaini. Il m'a murmuré : « pleure pas ». Puis il s'est remis à délirer. Ces microsecondes où nous étions connectés avec nos sentiments... Un amour pur. L'essence même d'une relation magnifique entre un père et sa fille.



Dans la nuit, sa respiration s'est détériorée. Au réveil, une crise de panique. Cette nuit-là, je le regardais tendrement. Je l'aidais. Je le soutenais. Je ne dormais pas. Je tenais le choc, pour lui. Je voulais lui montrer que j'étais là. Je ne pouvais plus le voir souffrir autant, je me décomposais moi-même à chaque respiration difficile.

J'ai appelé ma meilleure amie. Elle est venue me retrouver à l'hôpital. Ma mère et ma sœur nous ont rejoints en début de matinée pour prendre la relève. J'étais épuisée de cette nuit blanche. Nous avions du mal à le comprendre parfois, ayant du mal à s'exprimer, à ce que sa bouche délivre le message que ses yeux et son esprit arrivaient toujours si bien à formuler. Quand on le comprenait c'était pour nous demander de faire des gâteaux pour le personnel, de téléphoner à telle personne pour avoir des nouvelles. Il ne pensait pas à lui, il pensait encore aux autres et à nous.

Mon frère était encore à Paris pour ses études et mon père refusait de lui demander de venir. Mais je sentais que mon frère lui manquait, qu'il refusait de s'envoler tant qu'il ne serait pas là. Je sentais également que cette journée serait sûrement une des dernières. J'ai demandé à une infirmière si je pouvais avoir accès à une salle de repos pour être seule avec ma meilleure amie. Et cette après-midi, comme une zombie, je suis sortie de la chambre de mon père, je me suis assise dans cette salle et, ma meilleure amie à mes côtés, je me suis mise à pleurer toutes les larmes de mon cœur. De longues minutes, interminables, où mon corps n'existait plus : je n'étais moi-même que tristesse. Et je ne souhaitais alors qu'une chose : que cela se termine, qu'il passe de l'autre côté, que sa souffrance se termine.

Quand on était proche d'une personne malade, on voulait sa guérison bien entendu et l'on espérait, encore et toujours. Mais lorsqu'on le voyait disparaître petit à petit, n'être plus que souffrance, que chaque respiration n'était que douleur, que son regard nous suppliait d'arrêter, comment pouvait-on culpabiliser à la pensée de souhaiter sa mort ? Nous étions si proche, nous nous sommes toutes les trois relayées auprès de lui et nous l'avons vu diminuer, nous l'avons senti partir doucement. Mais quelque chose le retenait encore.

J'ai envoyé un message à mon frère, lui conseillant de descendre, il ne restait cette fois plus beaucoup de temps. Pourquoi en étais-je si sûre ? N'étais-ce pas une autre fausse alerte ? Du plus profond de mon âme, je sentais que l'on vivait nos derniers moments de famille à cinq. En milieu d'après-midi, j'hésitais à partir me poser et me doucher ou à rester avec ma mère et ma sœur. Quelque chose me retenait de partir. Je le sentais. Je le sentais.

Mon frère nous a répondu, il allait prendre le premier train du lendemain. Il arrivait. Mon père a entendu la nouvelle. Il s'est endormi. Vendredi soir, le 23 novembre, j'ai vu ce ballet de visites augmenter : il y avait énormément de monde dans le couloir, attendant son tour pour entrer dans la chambre. J'hésitais. La soirée approchait. Les gens rentraient doucement chez eux. Ma mère et ma sœur ont décidé de prendre la garde à deux. Après beaucoup de réflexions, je décidais de partir chez ma meilleure amie, qui habitait près de l'hôpital afin de me reposer un peu. Je ne pouvais pas, psychologiquement, rester cette nuit-là. Je sentais que je ne le supporterais pas.

Je suis sortie de l'hôpital pour aller dormir chez ma meilleure amie. Nous avons passé la soirée à discuter. J'exorcisais ma nuit passée, mes pensées, mes culpabilités, ce tabou de la société à désirer sa mort, sa délivrance, notre délivrance à tous.

Minuit, je me décidais à aller me coucher.

Trente minutes plus tard, le téléphone sonnait. Et je savais. Sans avoir décroché, je savais déjà ce que j'allais entendre. Impossible de me rappeler qui était au bout du fil, des mots exacts prononcés. Mais le message était clair. C'est fini. Mon père est parti.



Je poussais un énorme soupir, de soulagement, de tristesse. Le temps était en suspens, je n'entendais plus rien, les sons étouffés. Les yeux dans le vague. J'accueillais la nouvelle.

Puis, j'ai réalisé et je me suis rhabillée en vitesse.

Dix minutes plus tard, j'étais de nouveau à l'hôpital. Puis, mes grands-parents nous ont rejoints. Mon frère n'était pas encore arrivé, nous lui avons appris la nouvelle au téléphone. Je retrouvais ma mère et ma sœur, nous nous sommes embrassées, nous avons les larmes aux yeux. J'avais tellement pleuré auparavant que je ressentais une grande sérénité.

Je suis rentrée dans la chambre pour voir mon père. On aurait pu penser qu'il dormait paisiblement.

Nous avons alors informé ses amis les plus proches, qui nous ont eux aussi rejoints. Une « bande », comme l'appelait mon père, s'est retrouvée dans les couloirs, silencieuse, juste ensemble. Ils se sont chargés de « garder » la chambre alors que nous trois repartions à la maison pour prendre quelques effets personnels : sa tenue de randonnée préférée, des souvenirs de notre vie ensemble. Des objets fétiches que nous voulions lui apporter pour lui tenir « compagnie » pour la suite. Car, étant décédé, les démarches allaient débiter. Alors nous voulions honorer sa mémoire.

A notre retour à l'hôpital, une heure plus tard, des visages familiers : les amis de la famille, mes grands-parents, ma meilleure amie. Certains assis en attendant, d'autres qui s'étreignaient. Mais tous, silencieux. Et soudain, je ne me rappelle plus d'où cela a commencé, nous nous sommes mis à chanter, à entonner une chanson. Cette chanson qui le caractérisait, qu'il nous chantait en patois : Se canto. Chant feutré dans ce couloir, mais d'un tel amour, que nous ressentions de la chaleur dans cette tristesse. Et cette chanson résonnait comme un au-revoir, papa. Lui qui était reparti vers ses chères montagnes

Debaat ma fenestro
A un aouselou,
Touto la ney canto
Canto pas per your.

Se canto, que canto.
Canto pas per you,
Canto per ma mio
Qu'es allen de you

Aquellos montagnos
Que tan hautos soun
M'empachon de veyre
Mas amours oun soun.

Se canto, que canto.
Canto pas per you,
Canto per ma mio
Qu'es allen de you.

Dessous ma fenêtre,
Y'a un oiselet
Toute la nuit chante,
Ce n'est pas pour moi.

S'il chante, qu'il chante.
Ce n'est pas pour moi,
Mais c'est pour ma mie
Qui est loin de moi

Ces montagnes,
Qui sont si hautes
M'empêchent de voir
Où sont mes amours.

S'il chante, qu'il chante.
Ce n'est pas pour moi,
Mais c'est pour ma mie
Qui est loin de moi.



Bassas-bous montagnos
Plano aoussas-bous
Per que posqui bere
Mas amours oun soun.

Se canto, que canto.
Canto pas per you,
Canto per ma mio
Qu'es allen de you.

Aquellos montagnos
Tant s'abacharan
Et mas amourettos
Se rapprocharan.

Se canto, que canto.
Canto pas per you,
Canto per ma mio
Qu'es allen de you

Abaissez-vous montagnes,
Plaines, haussez-vous,
Pour que je puisse voir
Où sont mes amours.

S'il chante, qu'il chante.
Ce n'est pas pour moi,
Mais c'est pour ma mie
Qui est loin de moi.

Ces montagnes,
Tant s'abaisseront,
Et mes amourettes
Se rapprocheront.

S'il chante, qu'il chante.
Ce n'est pas pour moi,
Mais c'est pour ma mie
Qui est loin de moi

